

## RÉDACTION

Boulevard de Pépinet, 3.

## BUREAU D'ABONNEMENTS

Boulevard de Pépinet, 20.

On s'abonne dans tous les bureaux de poste.  
Les abonnements partent  
du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse .....	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

**Le commencement du feuilleton sera envoyé gratuitement aux nouveaux abonnés qui en feront la demande.**

Lausanne, 5 janvier 1900.

## BULLETIN POLITIQUE

## La fête du siècle à Berlin.

Tandis que le reste du monde croit encore dans ce pauvre vieux dix-neuvième siècle, l'Allemagne rayonnante est déjà entrée dans le vingtième, en dépit de l'arithmétique, par la volonté de son empereur.

Une grande *Jahrhundertsuccédeur* avait été ordonnée pour minuit au château royal de Berlin. Il en est d'abord résulté quelque humeur pour le monde officiel troublé dans ses réjouissances domestiques. Puis on s'est résigné. Dès 11 1/4 heures du soir le chancelier de l'empire et les membres du Bundesrat, les présidents du Reichstag et des Chambres prussiennes, les feld-maréchaux-généraux, les ministres, les généraux, les amiraux et fonctionnaires de premier rang, les princes et les chefs des missions étrangères avec leurs femmes, les chambellans et tout ce qui tient à la cour, avaient à se trouver dans la chapelle du château pour assister à un service religieux solennel. Puis l'empereur et l'impératrice ont pris place sur le trône, dans la salle blanche. Toutes les personnes qui avaient participé au culte ont passé devant Leurs Majestés avec une profonde révérence. Les civils portaient à cet effet la culotte blanche et les escarpins de cour, tandis que militaires et marins scintillaient de toutes leurs dorures et décorations. Ceux qui n'avaient pas pris la précaution de souper restaient, malgré ces splendeurs, assez mélancoliques. On avait même supprimé le punch ordinaire.

Le lendemain, le vingtième siècle allemand était déjà écoulé de plusieurs heures, grande dienne. Les trompettes des cuirassiers de la garde ont joué divers chorals sur la coupoles du palais et les fanfares de tous les régiments en garnison dans la capitale ont parcouru dans les deux sens la grande voie qui, de la place du château conduit, sous les Tilleuls, jusqu'à la porte de Brandenbourg.

Ensuite l'empereur a reçu les généraux et leur a adressé l'allocution que nous avons déjà traduite. Elle est remarquable à divers points de vue et on la commente avec intérêt à l'étranger, comme en Allemagne.

Guillaume II, pour résumer le siècle, a montré en quelques traits saisissants l'armée de Frédéric-le-Grand, surprise en pleine décadence, assoupi sur ses lauriers, avec des généraux vieillis et incapables, des officiers corrompus par le luxe et l'oisiveté, en proie à l'esprit d'arrogance et de vertige. La punition fut terrible. La nation prussienne se réveilla sous le joug de Napoléon. Mais, grâce au roi Frédéric-Guillaume III, l'armée fut réorganisée. Le principe de l'obligation universelle du service fut introduit. Il fut établi que l'honneur suprême, comme le devoir sacré pour un sujet, c'est de donner à son roi son sang et sa vie. Le premier fruit de cette réorganisation, ce fut la revanche. Il était réservé au grand-père de Guillaume II, qu'il persiste à appeler *le grand*, de continuer et d'achever cette œuvre. Il compléta la réorganisation de l'armée malgré une opposition ignorante. De glorieuses campagnes vinrent le récompenser au soir de sa vie. Dans son armée il avait insufflé sa propre âme, sa foi en ce Dieu qui lui donna la victoire. Ainsi il rendit à l'Allemagne l'unité tant désirée et lui conféra l'hégémonie en Europe. La présente

## FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LAUSANNE

## LES JUSTES

PAR CHAMPOL

16

Son premier mouvement fut un mouvement d'amour-propre blessé. Avisait-on donc deviné la misère de son cœur et le croyait-on si bas qu'il fut accessible à toutes les consolations ?...

Il s'écarte, et, très froid, un peu ironique :

— Rayez de votre liste les soucis qui se rapportent à moi. Je ne suis pas comme vous une âme incomprise, mademoiselle Livia, et je n'ai aucun chagrin à vous confier.

— Vous m'appeler mademoiselle... A trois, vous disiez mon nom... Et je vous appelaïs le prince Chocolat... Mais vous êtes comme les autres...

Livia, qui avait commencé par un sanglot, finit par un éclat de rire et, quittant brusquement le bras du prince, s'enfuit en courant vers la maison.

Ce dernier effet ne réussit pas mieux que les précédents.

— Voilà des nerfs qu'il faut soigner promptement, » se dit Valérien, pensif.

Et quoique, à table, Livia se fut montrée aspasia et discrète, il n'avait pas oublié l'incident quand il se retrouva enfin seul avec sa tante.

Le matin, la princesse Marie s'occupait de ses affaires, car elle avait beaucoup d'affaires : toutes celles des autres... C'était l'heure du courrier, des conférences avec Bourre, souvent orageuses, des distributions aux mendiants,

# Gazette de Lausanne

## ET JOURNAL SUISSE

FONDÉE EN 1798

## ANNONCES

Agence de publicité

**HAASENSTEIN & VOGLER**  
**LAUSANNE**  
Montreux, Genève, Neuchâtel,  
Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Maurice,  
Dessona, Porrentruy,  
Sion, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, L'Innern,  
Lugano, Coire  
et succursales à l'étranger.

## PRIX DES ANNONCES

Pour la Suisse... 25 centimes | la ligne  
Pour l'étranger... 30 centimes | ou  
RÉCLAMES ..... 1 franc | son espace (corps).

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

## Notes sur l'Amérique.

## Un combat de boxe.

génération doit maintenir ces glorieux résultats. Elle les consolera par les moyens qui les ont procurés, par la simplicité et la modestie dans la vie de tous les jours, par le dévouement sans réserve au roi, par l'effort incessant pour discipliner et former les troupes. Quant à l'empereur, il a pour tâche spéciale de faire sur mer ce que ses ancêtres ont fait sur terre ; de mettre la marine sur un pied égal à l'armée.

Ce discours résume sans doute la philosophie historique de l'auguste orateur. Il a de l'élan et de l'élevation, et ne recule pas devant l'aveu des fautes qui conduisirent au commencement de ce siècle la monarchie prussienne à Iena. En revanche, on y souligne la place exclusive que Guillaume II fit aux rois et à l'armée. Toute l'évolution qui rénova la Prusse est attribuée au monarque. De Fichte, de Stein, de Scharnhorst, de Hardenberg, pas un mot.

Et plus tard, pour la reconstitution de l'unité allemande à travers les crises de 1866 et de 1870-71, seul Guillaume le Grand est longé ; le nom de Bismarck n'est pas même indiqué. De plus, les forces morales, l'effort intellectuel qui ont tant contribué à faire de l'Allemagne ce qu'elle est sont totalement ignorés. Le grand, l'unique resort, c'est l'armée. Voilà ce que les journaux libéraux relèvent et critiquent discrètement, mais sans trop s'étonner, pour ce qui est du siècle.

Pour le prochain, ils tirent des inférences de la phrase par laquelle l'empereur s'assigne pour tâche de mettre la marine de guerre sur le même pied que l'armée. L'Allemagne possède une armée de premier rang, c'est donc une flotte de premier rang que l'empereur veut faire, une flotte égale à celle de l'Angleterre. Et ainsi le plan naval sur lequel le Reichstag délibère, suivant de si près le sexennat donné d'abord comme définitif, est lui-même provisoire. On s'en doutait un peu ; le discours du 1<sup>er</sup> janvier semble l'indiquer de façon certaine.

Les titres dont, pour le début du siècle, Guillaume II a gratifié divers dignitaires, fournissent également un thème à conjecturer.

M. Thielen, ministre des travaux publics, a reçu la noblesse héritière ; preuve que S. M. tient toujours au canal du centre dont il a voulu honorer le promoteur.

Le ci-devant Philippe comte d'Eulenbourg, baron de Hertefeld, ambassadeur à Vienne, devient prince, bâtimen de Bismarck et Blücher. Le voilà plus haut titré que le très récent comte de Bulow, ministre des affaires étrangères, son chef hiérarchique. On veut en conclure qu'il distince ce dernier comme candidat à la succession du prince de Hohenlohe. Mais cette opinion est loin d'être générale. D'autres devins rappellent que le nouveau prince est homme de cour plus qu'homme d'Etat, qu'il est le chef de la famille aujourd'hui la plus influente et la plus puissante de l'aristocratie prussienne et que le titre nouveau dont son maître le pape doit avoir uniquement pour but de sanctionner le rang acquis en fait par les Eulenbourg.

Enfin, l'empereur ayant donné son portrait à l'huile au général de cavalerie de Podbielski, son ministre des postes, on en conclut que ce personnage, très en faveur, va recevoir de l'avancement. On ne le met pas encore sur la liste des candidats à la chancellerie, mais on dit qu'il pourrait bien remplacer avant peu le jusqu'ici insubmersible M. de Miguel, comme ministre des finances et vice-président du cabinet prussien.

Ce sont là de simples conjectures. Les événements prennent un malin plaisir à les déjouer. Les journaux proposent ; l'empereur-roi dispose.

Les pauvres de tout le monde. L'après-midi était consacré à ses pauvres à elle, des pauvres marrons, mystérieux, ni inscrits ni catalogués nulle part ; la soirée, aux amis. Après leur départ seulement, Valérien l'avait pour lui seul, et maintenant surtout, avec la perspective de la prochaine séparation, cette causerie intime leur était si douce qu'ils la prolongeaient parfois bien avant dans la nuit.

— Et votre pupille, ma chère tante ! demanda Valérien à brûle-pourpoint. La voilà grande. Que comptez-vous faire ?

— Tu parles de ma petite Livia ?... Je voudrais faire son honneur, naturellement. As-tu une idée à me suggérer ?

— Mon idée, c'est qu'il faut se presser de marier cette petite fille, c'est urgent, croyez-moi.

La princesse prit l'avertissement en bonne part :

— Je suis tout à fait de cet avis. Une jeune fille qui n'a pas de famille est évidemment pressée de s'en créer une, et j'avais déjà songé à plusieurs partis pour Livia, mais elle a de telles prétentions !...

— Ah ! vraiment !

— C'est ma faute, avoua piteusement la princesse. Je n'ai pu résister au désir de rendre son enfance aussi heureuse que possible, de la garder auprès de moi, presque comme ma fille... et la pauvre fille s'illusionne un peu sur sa situation. Il faudra bien réparer mon imprudence, et peut-être avec trois ou quatre milliers de francs de dot que nous lui donnerons, si tu n'y vois pas d'inconvénients...

— Je n'ai rien à y voir du tout, interrompit le prince. Votre fortune est à vous seule, ma chère tante, et mon unique désir est de vous en voir disposer à votre gré, en disposer tous les deux.

— Voilà des nerfs qu'il faut soigner promptement, » se dit Valérien, pensif.

Et quoique, à table, Livia se fut montrée aspasia et discrète, il n'avait pas oublié l'incident quand il se retrouva enfin seul avec sa tante.

Livia, qui avait commencé par un sanglot,

finit par un éclat de rire et, quittant brusquement le bras du prince, s'enfuit en courant vers la maison.

Ce dernier effet ne réussit pas mieux que les précédents.

— Voilà des nerfs qu'il faut soigner promptement, » se dit Valérien, pensif.

Et quoique, à table, Livia se fut montrée aspasia et discrète, il n'avait pas oublié l'incident quand il se retrouva enfin seul avec sa tante.

Le matin, la princesse Marie s'occupait de ses affaires, car elle avait beaucoup d'affaires : toutes celles des autres... C'était l'heure du courrier, des conférences avec Bourre, souvent orageuses, des distributions aux mendiants,

de vingt ou trente kilomètres abattus à grande allure, dix kilomètres à l'heure ; au retour, friction, massage, puis il s'amuse à jeter le ballon avec ses entraîneurs, fait de la lutte à bras le corps avec l'un d'eux et le souper est là. L'on pense si, après une telle journée, notre champion a besoin de repos.

Mais l'entraînement ne consiste pas seulement à faire des muscles puissants et rapides, des bras en catapultes qui déclinent des coups de poing, comme un canon des boulets, des jambes qui puissent supporter sans faiblir les inquiètes fatigues de l'arène, il faut encore et surtout s'endurer et supporter ce qu'ils appellent « une sévère punition ». Grâce à l'entraînement, ces hommes arrivent à ce point que des coups qui mettraient en compte votre figure ou casseraient à vous et à moi quelques côtes ne marquent même pas une rougeur sur les corps rendus par l'exercice durs comme l'acier.

C'est une nouveauté, les combats de boxe dans l'Est. Jusqu'à il y a peu d'années les boxeurs se promenaient à travers différents Etats jusqu'à ce qu'ils trouvaient une ville qui autorisait la rencontre. Le championnat célèbre où R. Fitzsimmons remporta la victoire sur J. Corbett eut lieu à Carson-City, dans le Colorado. Les hommes de sport de l'Est, de Boston, Philadelphie et New-York, furent obligés de faire cinq jours et cinq nuits en chemin de fer pour assister à cette rencontre sensuelle.

Mais depuis que l'arbitrage a été porté au dessus de la ceinture. Les « tours » durent trois minutes et sont suivis d'une minute d'intervalle. Le combat est en vingt-cinq tours.

Le boxeur qui restera à terre sans pouvoir

se relever pendant plus de dix secondes sera considéré comme hors de combat et perdant.

Un arbitre en manches de chemise monte sur l'estraude. Jeffries et Sharkey se serrent la main et le combat commence.

Dès le premier tour, la lutte s'engage sérieuse.

Rien de plus différent que l'allure des deux rivaux. Jeffries est penché en avant, la poitrine rentrée, la tête à peu près au niveau de celle de son adversaire. Sharkey, au contraire, tient la tête un peu en arrière ; la poitrine est large ouverte et tout le corps dressé. C'est le type par excellence du boxeur agressif qui n'hésite pas à risquer quelque chose pour pouvoir « débarquer », comme ils disent dans leur argot pittoresque, un bon coup. Jeffries paraît excellent au jeu des feintes et des coups d'arrêt. Ce sont vraiment devant nous les meilleurs représentants du noble art de se défendre. Les feintes, les esquives, les coups d'arrêt, les bloqués ; les coups de poings horizontaux, droits, en dessous, allongés, en crochet, de l'avant-bras ; le travail des jambes comme de deux puissants ressorts qui lancent le boxeur en avant pour frapper et le retirent en arrière avant qu'un adversaire ait eu le temps de riposter ; la vitesse prodigieuse avec laquelle tout cela s'effectue et qui rend un combat de boxe aussi difficile à suivre pour un non initié qu'un assaut de fleurets, tout cela est chez Jeffries et Sharkey développé au point que l'on oublie ce qu'il y a de brutal dans une telle rencontre pour ne plus voir que l'absolue perfection et la science achevée qu'elle révèle.

Au centre se dresse l'estraude de cinq mètres sur cinq entourée de cordes. Elle est surmontée d'une espèce d'écran en fer-blanc, avec bandes perpendiculaires en fer-blanc aussi, entre lesquelles sont pendues trente cœurs lampes à incandescence. On ne saurait se faire aucune idée de la violence de cet éclairage, plongeant l'estraude dans un bain éblouissant de lumière crue et la faisant se détacher éblouissante et blanche au milieu de l'ombre qui emplit l'énorme vaisseau. Ces lampes sont ainsi disposées pour permettre au cinématographe de prendre les vues complètes de la lutte.

La foule se tient relativement tranquille ; des ruisseaux coulent de chaque parapluie et forment de petites rivieres qui dégringolent en bas des gradins. Soudain un remous et des cris. C'est Tom Sharkey qui s'avance suivi de ses seconds. Il monte sur l'estraude ; on l'accueille. Il est revêtu d'une robe de chambre qu'il n'enlèvera qu'au moment de la lutte. De nouveaux applaudissements, plus nourris, encore, éclatent ; c'est l'énorme Jim Jeffries qui fait son entrée. Tous deux s'installent sur l'estraude, les secondes s'installent sur la planche et au-dessus d'elles, sur les cordes qui entourent l'arène, le regard éteint, le corps flasque, pendant que ses seconds travaillent. L'un dirige sur sa tête le jeu puissant des éventails électriques ; un autre promène sur ses épaules, sur sa nuque et sur ses cheveux un gros bloc de glace ; un troisième lui verse dans la bouche une eau gazeuse qu'il rejette tout de suite ; puis on lui passe un cordon sur la langue, pendant qu'un quatrième enfile une serviette de brusques claqués d'air dans la figure. Le timbre sonne encore ; avec la même rapidité les seconds lèvent leur homme, car il faut lui éviter toute fatigue superflue, et le lancent au milieu de l'estraude. Et de nouveau le voilà transformé, agile, brillant, infatigable, insensé.

Je ne vous narrerai pas les épisodes de la lutte. Jusqu'au sixième tour Jeffries eut l'avantage. Une fois même il fit tomber Sharkey sur les genoux, mais ce dernier se releva à temps et revint plus agressif que jamais à l'assaut de son colossal adversaire.